

SEXE ET GENRE

Article écrit par Christine GUIONNET

Prise de vue

Indissociables des mouvements de libération des femmes des années 1960-1970, les études consacrées aux femmes, « études féministes » ou encore *women studies*, sortes d'« effets théoriques de la colère des opprimées », selon la formule de Colette Guillaumin, se développèrent dans les pays anglo-saxons et en Europe occidentale afin de dénoncer les inégalités de traitement dont celles-ci étaient victimes dans la plupart des domaines de la vie sociale (accès aux études et au travail, maîtrise de son corps, charges parentales et domestiques, etc.). Il s'agissait avant tout de compenser une vision scientifique jusqu'alors « androcentrée », c'est-à-dire essentiellement fondée sur le rôle des hommes dans l'histoire et l'organisation des sociétés, de remédier aux *Silences de l'histoire* soulignés par l'historienne Michelle Perrot.

I-Le genre comme construit social

Mais réaliser des études sur les femmes s'avéra rapidement insuffisant. Cela permettait tout au plus de lutter pour une amélioration de leurs conditions de vie, sans pour autant souligner le caractère contingent, historiquement construit – et donc relatif – de la répartition des tâches entre sexes dans les différentes sociétés. Pour souligner combien les « rôles sexuels » analysés par l'anthropologue Margaret Mead dès 1928 n'ont rien de naturel ni d'immuable mais constituent dans chaque société l'aboutissement d'une construction historique et culturelle, et pour prolonger la distinction établie en 1949 par Simone de Beauvoir entre sexe biologique inné et sexe social acquis (*Le Deuxième Sexe*), une nouvelle notion devait être utilisée. Dès 1972, dans son essai *Sex, Gender and Society*, la sociologue féministe britannique Ann Oakley, s'inspirant notamment du psychanalyste Robert Stoller, proposa le terme *gender* afin de distinguer le sexe, donné biologique, et le genre, construit social variable et évolutif. Là où les différences biologiques seraient données et naturelles, les identités de genre seraient liées à la transmission, à travers divers dispositifs de socialisation (famille, école, médias, culture, amitiés, etc.), de manières d'être, de penser et d'agir orientant chaque individu vers des modèles de la masculinité et de la féminité, vers des identités et des rôles sociaux historiquement attribués à chaque sexe à partir d'une naturalisation des différences sexuelles et de l'idée d'un profond déterminisme biologique.



Simone de Beauvoir

La Française Simone de Beauvoir (1908-1986), romancière existentialiste (*L'Invitée*), prix Goncourt (*Les Mandarins*), et féministe (*Le Deuxième Sexe*). (Hulton Getty)

Quelques années plus tard, en 1988, l'historienne américaine Joan Scott contribua à ajouter à la dimension constructiviste l'idée de relations de pouvoir entre sexes aboutissant en général à une domination masculine dans les sphères privées et publiques. Elle soulignait ainsi que « le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir », c'est-à-dire « un champ premier au sein duquel ou par le moyen duquel le pouvoir est articulé ». Les hommes se seraient appuyés sur les différences biologiques, sexuelles, présentées comme naturelles pour justifier une répartition des tâches à leur avantage. Les anthropologues Françoise Héritier et Paola Tabet ont ainsi montré comment ceux-ci ont, dès la protohistoire, monopolisé la fabrication et l'utilisation des outils en se réservant des domaines de compétence privilégiés (chasse, guerre, etc.). Cette ségrégation des domaines d'activité imposée par les hommes au nom d'une force masculine supérieure, destinée en réalité à compenser leur incapacité à enfanter, eut pour conséquence de renvoyer les femmes à des tâches présentées comme mieux adaptées à leur nature spécifique (constitution physique plus faible et maternité censées justifier leur maintien dans des activités de maternage et de petite récolte, par exemple). Indissociable d'une hiérarchisation entre tâches nobles et communes, la division des rôles sociaux masculins et féminins, fidèle au mythe grec d'Hestia et Hermès (la femme à l'intérieur/l'homme à l'extérieur du foyer), conduisit à une « valence différentielle » des sexes universellement établie.

II-Déconstruire les stéréotypes quotidiens

Les utilisations des notions de *gender* ou de genre furent variables et donnèrent lieu à de nombreux débats. Certaines féministes sont allées jusqu'à estimer que le terme était trop usité pour conserver sa capacité critique, et lui ont préféré les notions de « rapports sociaux de sexe », ou encore de « sexe social ». Traduire le concept anglais n'était guère évident, notamment en français, le terme « genre » étant polysémique. En outre, comme l'a rappelé Éric Fassin, la traduction tendait à gommer l'histoire spécifique du féminisme anglo-saxon, associé au puritanisme et à la guerre des sexes, là où le féminisme français semblait plus pacifique.

Mais au-delà de la diversité de ses usages, le concept de « genre » comporte un intérêt remarquable, en ce qu'il permet de déconstruire et de questionner des réalités sociales souvent hâtivement décrites comme naturellement imposées et irrémédiables, dans de très nombreux domaines sociaux. Plus personne n'oserait aujourd'hui écrire, tel Gustave Lebon à la fin du XIX^e siècle, que « le volume du crâne de l'homme et de la femme, même quand on compare des sujets d'âge égal, de taille égale, et de poids égal, présente des différences considérables en faveur de l'homme, et cette inégalité va également en s'accroissant avec la civilisation, en sorte qu'au point de vue de la masse du cerveau et, par suite, de l'intelligence, la femme tend à se différencier de plus en plus de l'homme ». Mais les stéréotypes demeurent nombreux, quant à des prédispositions féminines ou masculines supposées naturelles : ainsi des talents innés de la femme pour le maternage et le soin à autrui, des compétences plutôt masculines pour les domaines scientifiques et techniques et de l'appétence féminine corollaire pour les matières littéraires et les métiers relationnels, ou encore des approches différentes de la politique qui distingueraient hommes et femmes, etc. Raisonner en termes de genre permet d'interroger ces types de présupposés communs, en soulignant combien la réalité est souvent plus complexe, liée à des représentations sociales parfois tellement intériorisées que les individus n'en ont plus conscience et peuvent avoir le sentiment d'agir par simple goût ou choix personnels. Il devient dès lors souvent difficile de déterminer si un comportement est lié à des injonctions et des normes sociales, à un choix individuel, ou bien à un « faux » choix consistant en réalité à « faire de nécessité vertu », comme le note Pierre Bourdieu dans *La Condition masculine* (ainsi les filles choisissant les sections littéraires en étant persuadées qu'elles sont plus douées pour les lettres).

Travailler sur les identités hommes/femmes et leurs relations impose de renoncer à des schémas simplistes et catégoriques, pour souligner au contraire la complexité de la « fabrique » du genre. Il est tout d'abord nécessaire de ne pas présupposer l'existence de deux groupes homogènes, « les hommes » et « les femmes ». Il faut ensuite tenir compte de la multiplicité et de l'ambivalence des processus de socialisation, par exemple les modèles différents et les injonctions contradictoires présents dans la publicité, qui contribuent à fixer ou à faire évoluer – souvent très lentement –, certains stéréotypes, certaines identités et relations sociales. Il faut aussi être attentif à la coexistence d'identités de genre historiquement construites et fortement contraignantes avec la participation de chaque individu, au quotidien, à la construction des représentations du masculin et du féminin : le genre est une donnée objectivable, mais également un rapport interindividuel en construction permanente. Il est d'ailleurs impossible d'isoler le genre d'autres données telles que le milieu socioprofessionnel, l'origine nationale ou religieuse, la génération, etc., qui peuvent venir modifier ou amplifier les effets imputables aux identités ou rapports de genre (cumul des handicaps dans le domaine professionnel pour les jeunes femmes peu diplômées et d'origine étrangère, par exemple). Il est enfin indispensable de dissocier ce qui relève de données objectivables (comparaison statistique de la situation des hommes et des femmes sur le marché du travail, en politique, etc.) et les discours ou présentations de soi – identités dites stratégiques –, d'acteurs mobilisant parfois la rhétorique du genre soit comme ressource soit comme variable stigmatisante. Il en va ainsi par exemple de l'utilisation par certaines élues de l'idée d'un « art féminin de la politique », destinée à légitimer leur présence lors des discussions sur la parité en politique.

III-« Trouble dans le genre »

Le sexe précède-t-il le genre, ou est-ce l'inverse ? Certains auteurs, dits « essentialistes », estiment qu'existent en premier lieu des natures féminine et masculine irréductibles, biologiquement données, à partir desquelles se sont édifiées les relations de genre. À l'inverse, les « anti-essentialistes », s'inspirant notamment des travaux de Michel Foucault sur la sexualité, proposent de renverser le lien entre sexe et genre, et considèrent que ce sont avant tout les rapports de forces inégaux entre hommes et femmes, les relations de genre, qui ont conduit à mettre en avant une bipolarisation sexuelle susceptible de naturaliser et de justifier la répartition des rôles sociaux selon les sexes. Ainsi, pour Christine Delphy, « si le genre n'existait pas, ce qu'on appelle le sexe serait dénué de signification, et ne serait pas perçu comme important : ce ne serait qu'une différence physique parmi d'autres ». Les différences de sexe, supposées naturelles, sont donc elles aussi culturellement construites. Avec la multiplication de mouvements et théories *queer* (mot anglais signifiant littéralement « bizarre », « étrange », voire « déviant », et de plus en plus associé aux homosexuels), le débat s'oriente, au tournant du XX^e siècle, sur l'articulation entre genre et sexualité.

Certains auteurs, telle Judith Butler, invitent à poursuivre l'effort intellectuel de dénaturalisation ayant permis de conceptualiser la notion de *gender*. Il s'agit, selon eux, de renoncer à raisonner à travers l'association des binômes sexe/genre et nature/culture, et de dissocier l'idée de genre de l'opposition nécessairement binaire entre féminin et masculin. L'injonction à se conformer nécessairement à la norme du féminin ou à celle du masculin révèle une erreur essentielle, consistant à oublier que les identités sexuelles sont elles-mêmes des construits culturels et que le binôme féminin/masculin ne vient pas « épuiser le champ sémantique du genre ». Le classement hétérosexuel/homosexuel s'avère tout aussi normatif et lié au désir de classer et de masquer des orientations sexuelles initialement multiples, des identités personnelles bi- ou trans-genre, marquées par des traits et des désirs à la fois féminins et masculins, et non réductibles à l'un ou l'autre. Judith Butler invite à reconnaître le « trouble » qui existe dans le genre et les identités sexuelles et à subvertir les injonctions normatives en matière de sexualité. Il faut cesser de naturaliser et classer sexes, corps et désirs sexuels, et laisser s'épanouir la multitude de configurations identitaires possibles en matière de sexualité et de genre. À la suite des *women studies* et des *gender studies*, les *L.G.B.T. studies* (*lesbian, gay, bisexual and transgendered people*) s'attachent ainsi à repenser le genre et la sexualité à travers de nouvelles catégories (*queers*, asexuels, intersexuels, bisexuels, etc.).

| Christine GUIONNET

Bibliographie

- C. ACHIN et al., *Sexes, genre et politique*, Economica, Paris, 2007
- C. BAUDELLOT & R. ESTABLET, *Allez les filles*, Seuil, Paris, 1992
- S. DE BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, Paris, 1949
- P. BOURDIEU *La Domination masculine*, Seuil, 1998
- J. BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'angl., La découverte, Paris, 1990, 2005
- N. CHODOROW, *The Reproduction of Mothering. Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Univ. of California Press, Berkeley, 1978
- C. DELPHY, *L'Ennemi principal*, I. *L'Économie politique du patriarcat*, II. *Penser le genre*, Syllepse, Paris, 1998 et 2001
- E. FASSIN, « The Purloined Gender : American Feminism in a French Mirror », in *French Historical Studies*, 22 (1), 1999
- C. GUIONNET & E. NEVEU, *Féminins/Masculins : sociologie du genre*, Armand Colin, Paris, 2004
- F. HÉRITIER, *Masculin, féminin*, I. *La Pensée de la différence*, II. *Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, Paris, 1996 et 2002
- T. LAQUEUR, *La Fabrique du sexe*, Gallimard, 1992
- M. MEAD, *Mœurs et sexualité en Océanie*, trad. de l'angl., Plon, Paris, 1963
- A. OAKLEY, *Sex, Gender and Society*, Maurice Temple Smith, Londres, 1972
- M. PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Champs Flammarion, 1998
- J. W. SCOTT, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », in *Les Cahiers du G.R.I.F.*, 37-38, 1988 / P. TABET, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, L'Harmattan, Paris, 1998.